Chronique

LA LUMIÈRE SUR LE MUR

Bâle, 21 mai 1933.

Il n'y a peut-être rien qui parle plus au cœur du voyageur qu'une toile d'un maître de son pays, qu'il retrouve sous son nom à l'étranger, choisie, gardée, aimée. C'est quelque chose comme un vin de France, qui porte en lui l'esprit de la terre. Cette goutte de pensée, dont il reconnaît l'arome, est là vive encore. Sous la lumière étrangère, sa propre lumière continue doucement à briller. Certains reflets, certaines nuances, une certaine façon de diviser la lumière, une certaine façon de voir nous touchent tout à coup comme un souvenir oublié. Devant cette petite surface enchantée, d'où rayonne une clarté inépuisable, comme le pèlerin de Dante quand il entendait les cloches du soir, nous nous souvenons du jour où nous avons dit adieu à nos doux amis. — Cette impression, je viens de la ressentir deux fois, à Bâle et à Winterthur.

Quand on sort de Bâle en allant vers l'Est, et qu'on dépasse les vestiges de l'abbaye de Saint-Alban, on se trouve dans un pays riant, où tous les verts du printemps ont accordé leurs flûtes. A droite, le Jura lointain borde le ciel d'un ourlet bleu. Ruskin a autrefois dessiné ce pays avec une minutieuse élégance et un sens étonnant de son caractère. Ce qui domine, par cette belle journée, c'est le sentiment de ce grand vide doré, et la grâce de ce tapis de fleurs étendu sous le ciel. Pendant quelque temps, le Rhin, à gauche, court en tumulte à notre rencontre, et nous voyons le passage du flot blond sur les moires violettes. Des plages au bord du fleuve, de petites villes d'eaux animent le paysage. L'aigle autrichienne découpée en fer sert encore d'enseigne à une auberge. La route a été fréquentée de tout temps. Les Romains y ont fondé des colonies. Aux portes de Bâle, Augst fait durer encore le nom d'Auguste, et les gradins d'un théâtre ancien, sous l'ombre d'une colline touffue, ont — ô mélange des temps ! — une grâce romantique. Un peu plus loin, à Mumpf, un pauvre colporteur juif, en 1821, arrêta sa voiture, et, dans l'auberge qui l'atteste par une plaque sa femme mit au monde celle qui devait être Rachel.

La route, quittant le Rhin, appuie à droite et gravit les plateaux. Des coupurent montrent, çà et là, le manteau de cailloutis, ou, plus profondément, les bancs de grès. Sur une hauteur, la vallée de l'Aar se découvre, creusée entre des éperons qu'elle contourne; trois châteaux couronnent ces éperons et l'un, le plus proche, est la ruine de la Habsburg; au fond, les Alpes apparaissent en apothéose, comme le Walhalla aux dernières mesures de *l'Or du Rhin*.

A travers ces mouvements de terrains ondulés nous atteignons la Limmat, et nous sommes à Zurich, ville belle et vivante. Mais le but de notre course est Winterthur, cité industrielle, dont on ne songe pas d'abord qu'elle puisse être un de ces coins emplis de rêves dont l'étranger est curieux. Ici vivent de puissantes familles d'industrie et de négoce. L'une de ces familles, celle des Reinhart, ayant fondé sa fortune dans le commerce d'outre-mer, a eu une destinée remarquable. A l'avant-dernière génération, quatre fils se sont partagé les devoirs et, pour ainsi dire, les missions. L'aîné s'est chargé de perpétuer le foyer et de diriger les affaires. Les trois autres se sont donnés l'un aux collections de peinture, l'autre à la musique, le dernier aux lettres. C'est chez le collectionneur, M. Oscar Reinhart, que nuos allons aujourd'hui.

La villa est sur une colline, devant laquelle s'étend le paysage. C'est une maison composée d'un rez-de-chaussée avec un étage et coiffée d'un toit suisse, en tuiles brunes. Cette maison est construite sur un replat, où elle est précédée d'un jardin en sol uni où le soleil de mai, dans un ciel parfaitement pur, éclaire une merveilleuse floraison de tulipes. Déjà sur les phlox verdissants on reconnaît la fleur prochaine. Deux grandes pelouses rectangulaires portent chacune une statue. Ainsi devant cette nature infinie, deux figures seulement mais parfaites. L'une est une femme nue de Renoir, les genoux pliés et levant un filet. La statue ressemble d'une façon si saisissante à la peinture du maître qu'elle en paraît la suite et l'aboutissement. On se dit : Toutes les magies du pinceau épuisées, il devait en venir là, au corps à corps avec la forme. L'autre statue est une femme assise de Maillol, un genou ouvert, un genou relevé. Et comme cette attitude la renverse, elle s'appuie sur le bras droit qui fait contrefort, la paume à plat sur le sol. Et ce bras que parcourent le poids et la résistance, ce bras vivant, noueux et fort comme une racine, est inoubliable.

On entre dans une salle qui n'est pas encore la galerie, et qui, avec son plafond brun à solives, ses grandes fenêtres, ses tables chargées de fleurs, doit être charmant à habiter. Aux murs, peu de tableaux, mais de quelle qualité! Voici un Breughel qui semple d'abord n'être que le tableau d'une petite ville du Nord, un jour d'hiver, à cette heure déjà sombre où la neige bleuit. Les toits sont ouatés de ce bleu trempé de blanc. Un pont de briques franchit le ruisseau glacé, sur lequel joue un enfant. Mais dans le coin gauche les rois voyageurs, peints en bistre, adorent le petit enfant qui vient de naître. Un bûcheron ne s'est pas dérangé de son travail.

De chaque côté du Breughel, deux portraits de Lucas Cranach; l'homme porte un bonnet rouge et un manteau de fourrure, la femme est surmontée d'une extraordinaire coiffure, une sorte de haute courge blanche toute brodée d'or, et sa robe rose brochée est bordée de noir. Sur les autres murs voici, de Quantin Matsys, un portrait d'homme, une lettre à la main, sur un fond vert; une Annonciation, de l'ancien art bâlois; une Pietà de Gérard David, peinte dans des bleus et des verts, où la Vierge, le visage détrempé par les larmes, tient dans ses bras un Chisrt vraiment cadavérique, raide et cassé en deux. Plus loin, un Hans Baldung. Mais quel Hollandais inconnu, observateur plein d'un génie naïf, a peint, dans cette *Adoration des mages*, cette Vierge qui a l'air d'une petite fille malheureuse, et ce vieux roi nordique, à genoux, les yeux baissés, la bouche tombée dans la barbe pendante?

Cette pièce est un sanctuaire de l'art germanique, la chapelle de cette collection. Mais dans la pièce suivante, nous trouvons déjà des maîtres français. Cette pièce est un charmant petit salon, tendu d'une soie rèche et bourrue, très claire, de cette couleur qu'on appelait autrefois maïs. Et voici toute de suite un tableau qu'on a vu autrefois chez Georges Petit, un portrait de Mme Ingres, en bleu céleste, toute rose elle-même. Rue de Sèze, il était exposé près du portrait d'Ingres; à côté de cet homme vert, bilieux, tourmenté, contracté, Mme Ingres semblait posée comme une jatte de fraises et de lait. L'exécution est d'un fondu, d'une transparence, d'une sûreté incroyables. C'est un simple frottis, qui laisse voir partout le grain de la grosse toile. Il est impossible qu'il y ait une retouche. Elle eût sali cette tendre pâte fleurie. L'œil passe sous la paupière, baigné d'une lueur humide; cette paupière se fond dans la tempe et la tempe dans la joue. Ce visage humain est un pétale de fleur.

Un Watteau près de là semble fait d'avance pour illustrer *Cosi fan tutte*. C'est bien Doralice et Fleur d'Epine, ces deux jeunes femmes assises l'une près de l'autre sur l'herbe, toutes deux en corsage sombre, l'un brun, l'autre vert bouteille, tandis que les jupes claires s'étalent, celle-là rose de crevette et celle-ci gris perle. Et des deux cavaliers qui s'empressent, celui de gauche est rouge brun et celui de droite mordoré. Que peuvent-ils dire qui ne soit du Mozart?

Voici encore d'admirables fruits de Chardin. Si profonds de couleur, et si hardis dans leur simplicité. Sur le ventre d'une honnête poire, le peintre a accroché un reflet éblouissant qu'il a dérobé à la pêche voisine. De Chardin encore, ce délicieux enfant gris, coiffé du tricorne, les cheveux noués d'un ruban bleu vert, et qui élève avec une patiente attention un château de cartes. Près de cette peinture si doucement sensible éclate une esquisse de Fragonard, trois femmes et un satyre, des nappes de lumière, des ondes de demi-teintes, des volumes arrêtés d'un pinceau fougueux, et, là-dedans, les traits d'un visage en quatre accents de vermillon.

Une autre petite salle encore nous montre, près d'un Guardi, des Delacroix, des Courbet, des Corot et des Daumier. Et nous arrivons dans les deux grandes galeries, dignes d'un bout à l'autre du plus beau musée. Nous y sommes accueillis par deux des plus beaux tableaux de l'impressionisme français : l'un est un grand paysage de Cézanne qui représente le Jas du Bouffan, la petite maison jaune derrière les hauts arbres, tandis que s'ouvre, à droite, l'abîme bleu du ciel; l'autre est un tableau de deux figures que Renoir a peint en 1878, *Confidences*. Le visage de face laisse transparaître le sang sous la rose, et les trous de lumière tachent de nacre la rose bleue.

Mais quelle suite encore de ces peintres à toutes les époques de leur talent! Au fond d'une de ces galeries, un grand nu de Renoir, une femme endormie, le corps fait de givre et de sucre. De Cézanne, des paysages-types, si l'on peut dire, avec le ciel bleu habité de nuages, un terrain crénelé de terre de Sienne, et au premier plan des taches vert-pomme. Des Courbet encore, des Van Gogh, des pivoines de Manet, son *Bateau à vapeur partant pour Folkestone*, des Degas, des Sisley, et, de Monet, ces glaçons charriés par la Seine, et faisant une harmonie, délicate comme une fleur d'hiver, de rose éteint et de vert sourd. Avec ces maîtres d'hier, les maîtres d'autrefois s'entendent à merveille : voici, de Géricault, un admirable portrait de fou; de Delacroix, *le Tasse en prison*; du Greco, *le Grand inquisiteur Guevara*, effrayant, l'œil de coin derrière les lunettes, la bouche tordue dans la barbe poivre et sel; et des Rubens, et des Goya, et un tableau de la campagne romaine du Poussin. Et aussi quelques beaux portraits suisses et allemands, des Hodler d'une simplicité et d'une naïveté inconnues. Et, enfin, au premier étage, après des salles et des salles encore, un Mathias Grunwaldt, qui représente la Madeleine dans un désespoir conforme à son péché, et tout à coup un portrait d'homme, de Rembrandt, qui n'a pas encore trouvé sa place.

La collection de M. Reinhart s'arrête à nos impressionnistes. Les peintres qui les ont suivis sont au contraire rassemblés à Bâle même dans une collection que je ne puis nommer sans émotion, celle de M. Hofman, le charmant et intelligent président du Kunstverein, tragiquement disparu il y a quelques mois. De très beaux Picasso, des Braque d'une composition, d'un équilibre et d'une harmonie magnifiques vous accueillent. Le buste de Mme Hofman, sculpteur elle-même de grand talent, a été fait par Despiau. Un Rousseau, mon Dieu, oui, le douanier Rousseau, comme on dit, montre sous un ciel à peine teinté de turquoise deux bouquets d'arbres roux, sur lesquels s'enlève la légère forme noire des arbres dépouillés, squelettes de l'hiver. Et le premier plan n'est qu'une nappe d'herbe. Facture classique. Comme les œuvres qui ont paru les plus surprenantes s'apprivoisent vite, dans un décor fait pour elles et où elles sont aimées!

HENRY BIDOU.

NOUVELLES DU JOUR

A l'Élysée

Le président de la République a reçu hier après-midi l'ambassadeur de France à Moscou, le ministre de France en Esthonie, M. Payelle, premier président de la Cour des comptes, l'attaché militaire français en Russie.

A la présidence du conseil

M. Daladier, président du conseil, a reçu hier après-midi, M. Malvy, président de la commission des finances de la Chambre.

Le pacte franco-soviétique

M. Paul-Boncour, ministre des affaires étrangères, vient d'adresser à M. Litvinof, commissaire du peuple aux affaires étrangères de l'Union soviétique, le télégramme suivant :

Le cordial message par lequel vous avez tenu à me marquer la haute valeur attachée par le gouvernement de l'Union soviétique au vote unanime qui a clos, à la Chambre des députés, les récents débats consacrés au pacte de non-agression franco-soviétique, a été accueilli avec une satisfaction très vive par le gouvernement français comme un précieux témoignage des heureux effets de cet accord dans le domaine des relations entre nos deux pays.

Ainsi que vous le rappelez très heureusement, ce pacte et la convention de conciliation qui l'accompagne tendent à constituer des facteurs d'importance croissante, non seulement pour une évolution profonde des rapports entre la France et l'Union soviétique, mais aussi pour l'œuvre même de la sauvegarde et de la consolidation de la paix générale, à laquelle la France demeure si profondément attachée.

Permettez-moi de vous adresser, avec mes remerciements pour votre aimable allusion à mes efforts en ce sens, l'expression de mes sentiments très cordiaux et mes sincères félicitations pour la part si active que vous avez personnellement prise à la conclusion de ces accords.

A la Fédération nationale des contribuables

La Fédération nationale des contribuables nous communique la note suivante :

Dans une relation de la visite d'une délégation du comité national d'entente économique à la Chambre des députés, il a été inséré, par un certain nombre de journaux, qu'un représentant de la Fédération nationale des contribuables, 22, rue Lafayette, s'était prononcé pour la suppression de la retraite du combattant.

Cette version est erronée et très certainement tendancieuse. La personne qui a pris la parole n'était pas mandatée par la Fédération nationale des contribuables. Celle-ci n'a jamais varié dans son point de vue, qu'elle a précisé dans ses trois derniers congrès. Elle considère que les anciens combattants sont les derniers à qui il pourrait être demandé de consentir des sacrifices. Elle proteste contre des manœuvres qui voudraient faire croire que les contribuables ne respectent pas les droits des anciens combattants qu'elle déclare absolument imprescriptibles.

Chez les socialistes de la Seine

Le conseil fédéral socialiste de la Seine a siégé, hier soir, à Paris, au palais de la Mutualité. Il a discuté sur l'application des décisions prises au congrès d'Avignon. M. Zyromski a rappelé la nécessité, pour le groupe parlementaire, de voter contre les crédits militaires, les fonds secrets et l'ensemble du budget — sauf « l'exception prévue, mais comme un cas extrême ». M. Marceau Pivert a paru plus intransigeant en ce qui concerne l'exception et a dit notamment : « Daladier et Tardieu, c'est la même chose. » Le débat est devenu vite assez confus. Certains membres du conseil fédéral ont regretté qu'aucun membre de la droite du parti ne soit venu dire ce que les représentants de cette tendance comptaient faire. L'assemblée semblait si désunie qu'il a paru bon de ne procéder à aucun vote en fin de séance. M. Graziani, qui présidait, a invoqué ce prétexte : « Le règlement de la fédération prescrit que le conseil fédéral ne peut émettre aucun vote après 23 h. 15. Il est 23 h. 45. La séance est levée. » La réunion, grâce à cette déclaration, s'est terminée par des rires.

La crise viticole

Sur la convocation du comité d'action des arrondissements de Montpellier et de Lodève, un meeting de protestation a été tenu au pavillon populaire de Montpellier, dimanche après-midi, en présence de deux mille cinq cents personnes; après une critique véhémente du projet de loi viticole du gouvernement, huit conseillers généraux, six conseillers d'arrondissement et cent deux municipalités ont remis leur démission. L'action va se poursuivre pour généraliser ce mouvement.

REVUE DE LA PRESSE

PRESSE PARISIENNE

A Genève, c'est le problème de la sécurité qui revient en discussion. Et la plupart des « leaders », ce matin, supputent la portée des déclarations de M. Norman Davis.

Saint-Brice (le *Journal*) confie ses impressions en ces termes :

La question de la sécurité revient au premier plan. Voilà le grand fait du jour à Genève, bien plus intéressant, à notre avis, que l'exposé américain qui, en somme, n'a fait que répéter ce que l'on savait depuis les entretiens de Washington. La rentrée en scène de la sécurité est, au contraire, d'autant plus importante qu'elle est due à une adroite manœuvre de M. Paul-Boncour et qu'elle a provoqué, du côté américain, un mouvement de repli, qui n'est évidemment qu'un malentendu, mais qui n'en ouvre pas moins des horizons singulièrement suggestifs à ceux dont les illusions s'obstinent à caresser le rêve d'un secours transatlantique.

De l'*Ere nouvelle* (éditorial) :

A Genève, hier, M. Paul-Boncour a proposé que la conférence, conformément, d'ailleurs, à l'ordre établi par le plan MacDonald, commençât par discuter du problème de la sécurité.

M. Norman Davis a répondu : « Non! » M. Henderson, président de la conférence, a appuyé M. Norman Davis. Tous les Anglo-Saxons, les Allemands et les Italiens ont réclamé que l'on s'occupât d'abord de réduire le matériel de guerre.

C'est très grave : c'est — nous le disons nettement — inacceptable.

Titre de l'article de *Figaro* : « A Genève, les Etats-Unis nous offrent une sécurité dérisoire. »

M. Eugène Lautier (l'*Homme libre*) n'est pas dupe :

Qui peut prendre au sérieux la présence d'un observateur américain à une consultation, dont le résultat sera soumis ensuite au gouvernement de Washington et qui devra être, en fin de compte, ratifié par le Congrès?

Le bon billet!

On peut bien nous imposer de pareilles mystifications, si nous avons assez peu de dignité pour les tolérer. On peut bien faire semblant d'y croire, mais on ne peut pas y croire.

De Pertinax (*Echo de Paris*) :

Il y a là du bon et du mauvais. Mais la part du mauvais est assez considérable pour que nous n'acceptions pas le bon sans examen approfondi. Que de questions à poser! En somme, dans chaque cas particulier, les Etats-Unis se réservent la faculté de tolérer ou de ne pas tolérer (selon leurs intérêts, ou leurs passions du moment) le blocus de l'agresseur. Le progrès n'est pas aussi sensible qu'il pourrait sembler à première vue. Quant au critère de l'agression (qu'aucune armée ne sorte du territoire national), il laisse à désirer.

Selon le *Petit Parisien* — comme d'ailleurs suivant *Excelsior*, — il convient de ne pas diminuer la portée du geste des Etats-Unis :

A la vérité, M. Norman Davis a apporté à peu près le maximum de ce qu'on pouvait escompter de la part d'un pays qui n'a pas ratifié le traité de Versailles, qui, depuis la guerre, s'est tenu aussi à l'écart qu'il l'a pu des affaires européennes, dont on sait l'extrême répugnance à prendre par avance des engagements internationaux quelconques et qu'on n'avait jusqu'à présent jamais réussi à faire renoncer à certaines doctrines séculaires...

ACADÉMIES, UNIVERSITÉS, ÉCOLES

Académie des sciences

Les phosphates de chaux paléozoïques. — M. Cayeux rappelle que les phosphates paléozoïques sont généralement noirs et caractérisés par une forte teneur en carbone libre, d'origine organique. Il est établi d'autre part que les mers paléozoïques ont été surtout des mers à algues ; l'auteur voit dans ce groupe de végétaux l'origine principale de ce carbone. L'analyse des algues vivantes démontre qu'elles contiennent du carbone et du phosphore. Finalement on peut admettre que les phosphates paléozoïques ont une origine végétale.

Bactériologie. — M. Roux présente une note de MM. Lisbonne et Seigneurin qui ont étudié l'électrophorèse des brucella et ont constaté que la mobilité de ces germes permet dans la plupart des cas de reconnaître leur origine animale.

La constitution de l'amidon. — D'après une note de MM. Reich et Damansky, présentée par M. G. Bertrand, le grain d'amidon doit être considéré comme formé presque exclusivement par l'amylopectase avec une très petite proportion d'amylose.

Etude de la couronne solaire. — M. Fabry communique une note de MM. Dufay et Grouiller sur la couronne solaire. Pendant l'éclipse totale du 31 août 1932, les auteurs ont étudié, au Canada, la polarisation de la lumière de la couronne. Ils ont trouvé que la polarisation est la même dans toute l'étendue du spectre. Ce résultat confirme l'hypothèse d'après laquelle la lumière solaire serait diffusée, dans la couronne, non par des molécules gazeuses ou des corps solides, mais par des charges électriques libres.

Autres communications. — M. Le Chatelier parle de la loi de déplacement de l'équilibre chimique. — M. Matignon, en collaboration avec MM. H. Moureu et Dodé, étudie le rôle de la température dans l'isomérisation des butylènes en présence de l'alumine; il présente une note de M. Truchet sur l'oxydation des carbures acétyléniques. — M. Fabry présente un travail de M. Tauzin sur la température d'inflammation des mélanges gazeux détonants et une note de M. Rouard sur les changements de phase qu'éprouve une onde lumineuse en se réfléchissant sur des couches d'argent de diverses épaisseurs. — M. Cotton présente une note de M. J. Reboul sur le rayonnement du zinc. — M. Perrin communique un travail de M. et Mme Jollot sur l'origine des électrons positifs; une note de Mlle Cauchois et M. Hulubey sur le spectre de rayons X des gaz et une note de M. Audubert sur les propriétés des piles photovoltaïques. — M. d'Ocagne transmet une note de M. Myard qui donne une méthode géométrique d'intégration et la théorie cinématique d'un appareil correspondant pour mesurer les aires des surfaces quelconques.

A l'académie des sciences coloniales

M. Pierre Mille préside.

M. Hanotaux, en offrant à l'académie l'ouvrage qu'il met en librairie sous ce titre : *Pour l'empire colonial français*, développe quelques considérations sur les deux formes les plus caractérisées de la colonisation : une forme qu'il appelle mercantile et qui vise avant tout à la satisfaction d'intérêts purement matériels — cette colonisation a fait disparaître les populations autochtones ; et une forme qu'il appelle missionnaire, en dehors des prosélytismes religieux, autrement dit à la fois idéaliste et pratique et qui a sauvé les peuples indigènes en leur ouvrant les routes de la civilisation. Mais une autre période semble sur le point de s'ouvrir avec appui sur une mystique de l'internationalisation, contre quoi on doit demeurer en garde sous peine de livrer les pays neufs à un confusionisme extrêmement dangereux et aisément meurtrier. La paix anglaise, la paix française disparaîtraient dans la tourmente.

Des nouvelles particulières de la mission Jean Lebaudy font connaître son retour. 14,500 kilomètres ont été parcourus en trois mois et demi. La mission a emprunté en certains points des itinéraires nouveaux. Ce raid a permis de découvrir un important groupement de tombes préislamiques du type bassinas. D'autres emplacements de tombes ont été relevés. Des collections d'insectes et d'acridiens, de poissons, de reptiles, de batraciens du Cameroun, un herbier de 200 plantes, quelques oiseaux et mammifères, enfin des échantillons géologiques représentent la cueillette effectuée.

Enfin l'académie poursuit l'échange de vues sur le rapport de M. A. Zaouche touchant l'enseignement de l'arabe en Tunisie. Le docteur Gasser fait observer que la question de l'enseignement public en Tunisie mérite l'attention de l'Académie car la discussion pourrait être étendue avec avantage à l'Afrique du nord entière.

Chez les Amis du livre français

L'assemblée générale des Amis du livre français s'est tenue chez la duchesse de Broglie, sous la présidence d'honneur de l'amiral Lacaze. Le président, M. Fernand Laudet, de l'Institut, a remercié ceux qui apportent leur concours à cette association dont le succès s'affirme, ainsi que le démontre le rapport de l'administrateur, le baron Henry Chaulin.

Le baron Ernest Seillière, de l'Institut, a fait une analyse de « la jeunesse inquiète de Pierre Loti ». L'amiral Lacaze, qu'une vive affection liait à Pierre Loti, a relaté, en termes émouvants, sa dernière visite au célèbre écrivain, pour lui remettre, à la veille de sa mort, le grand-cordon de la Légion d'honneur.

Prix littéraire

Le prix Femina américain vient d'être attribué à M. Roger Vergel, pour son roman *Au large de l'Eden*, récit de l'émouvante équipée de pêcheurs français au nord du continent américain. D'origine bretonne, M. Roger Vergel a déjà publié un autre roman ayant pour titre *En dérive*.

A L'HOTEL DE VILLE

La réception du cardinal Verdier

La célébration du centenaire de la fondation des conférences de Saint-Vincent-de-Paul s'est terminée hier par une réception à l'Hôtel de Ville, à laquelle assistait le cardinal Verdier, archevêque de Paris, légat du pape, entouré d'un grand nombre de prélats.

Le président de la République était représenté par l'amiral Le Bigot, et le ministre des affaires étrangères par M. Roussel le Roy. On remarquait également, avec Mgr Maglione, nonce apostolique, la plupart des membres du corps diplomatique, ainsi que M. de Valera, président de l'Etat libre d'Irlande.

Reçu à sa descente de voiture par M. Bucaille, syndic, le cardinal Verdier était salué par MM. de Fontenay, président du Conseil municipal ; Edouard Renard, préfet de la Seine; Jean Chiappe, préfet de police, puis conduit dans le salon des Cariatides, où avaient lieu les présentations.

Le cardinal faisait ensuite son entrée dans la salle des fêtes où, debout, l'applaudissait une nombreuse et brillante assistance.

Dans son discours, M. de Fontenay, dégageant le caractère universel des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, s'exprima ainsi :

Si les origines des conférence de Saint-Vincent-de-Paul sont indubitablement parisiennes, nous n'en savons pas moins que l'institution actuelle est la propriété et la gloire de l'univers entier.

En la définissant comme l'internationale de la charité catholique, M. Madelin a, certes, parfaitement résumé le rôle d'une organisation d'autant plus puissante qu'étant universelle et soumise à des principes éternels elle sait, par ailleurs, s'adapter à la diversité des circonstances ou des tempéraments ethniques, plaçant toujours le patriotisme au premier rang des vertus chrétiennes.

Dans son discours, M. Edouard Renard, préfet de la Seine, exalta avec éloquence, le caractère si profondément humain de l'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul :

L'organisation, dit-il, n'est pas demeurée enfermée dans une formule. Elle s'est perfectionnée. Avec un sens rare des réalités, elle s'est adaptée aux besoins de la vie moderne. Le fleuve de bonté, grossi d'affluents de plus en plus nombreux, coule à travers le monde. Nous sommes ici réunis pour en célébrer la source. Avec Votre Eminence, que le Saint-Père a bien voulu déléguer tout spécialement pour cette solennité, avec le président de l'Etat libre d'Irlande, M. de Valera, les représentants des conférences étrangères ici présents, qui ont collaboré à l'œuvre avec un dévouement qui inspire le respect, nous sommes unanimes à proclamer la gloire de Frédéric Ozanam, qui a su créer une si chaude atmosphère de tendresse pour les hommes.

Enfin, le cardinal Verdier, après avoir remercié la municipalité de l'accueil qui lui était fait, ajouta :

L'acte qui s'accomplit en ce moment dans ce majestueux édifice scelle, si je puis ainsi dire, pour toujours l'union de la France et de cette magnifique croisade de la charité.

La présence du représentant de M. le président de la République, M. l'amiral Le Bigot, donne à votre geste, disiez-vous, une haute portée nationale. Avec vous, je remercie le chef de l'Etat d'avoir rendu à la France ce nouveau service.

Mais, avez-vous ajouté, la présence de MM. les ambassadeurs donne à notre manifestation une signification véritablement universelle.

Ces paroles, monsieur le président, auront dans le monde entier un profond retentissement.

Elles diront à tous que cette internationale de la charité a tenu ses premières assises universelles au cœur même de Paris et de la France, et que, dans ce contact, notre pays bien-aimé et cette illustre société ont senti leur cœur battre à l'unisson, dans un même amour pour les pauvres et dans un même désir d'assurer à tous les peuples l'union et la paix.

De telles heures, monsieur le président, nous rendent plus fiers encore d'être Français et Parisiens. Et ces heures nous vous les devons. Soyez-en remercié.

Toute l'assistance souligna ces paroles par de chaleureux applaudissements.

Puis, après l'apposition des signatures sur le Livre d'or, un lunch fut servi dans le salon des Arcades.

Bonnes feuilles

L'AGONIE D'UN MONDE

C'est un nouveau livre de M. Ludwig Bauer, traduit de l'allemand par M. Raymond Henry (1). L'auteur de *la Guerre est pour demain*, condamnant notre société et notre époque, se propose de pressentir l'avenir vers lequel nous sommes emportés et de préciser la prodigieuse et singulière destinée qui est la nôtre.

Voici un passage de ce livre, « à la fois », suivant les propres termes de l'auteur, « trop orgueilleux et trop timide, trop extrême et trop peu documenté, trop banal et trop paradoxal, trop bref et trop long » :

Nous sommes las de la connaissance et du scepticisme; une fois encore, l'invasion des Barbares force nos portes, et nous entrons précipitamment dans *un nouveau moyen âge*. Il sera intolérant et étroit comme celui de jadis. En revanche, il essaiera de donner à l'homme la consolation, dont il a été longtemps privé, d'un monde fermé à clé et solidement appuyé sur lui-même, sans le secours d'un Enfer ni d'un Paradis. Il réglementera la pensée, punira les hérétiques, et ses bûchers s'allumeront à l'électricité. A côté, il y aura le gibet que Hitler, par décision souveraine, fait dresser pour le bonheur général et comme don de joyeux avènement, reliant par là le passé et l'avenir, le premier Reich et le troisième. La barbarie, c'est la défiance contre l'esprit, le mépris de la liberté, l'envie de s'assujettir. Aussi ce qui nous irrite le plus est-il l'effort pour éclairer les esprits, la critique, la tolérance, en un mot cette évolution qui, en des siècles aussi glorieux que désormais méprisés, supplanta le moyen âge.

Ces siècles-là ont créé la personnalité, lui ont conféré les droits de l'homme, ont imposé à l'Etat des chaînes dont il s'est détaché et qu'il impose à son tour à l'individu. Nous devenons des numéros, des hommes de troupe, des groupements, des « camarades » au sens soviétique du mot; rien de plus. Les confréries du moyen âge ressuscitent sous forme de corporations; on redécouvre des choses auxquelles on avait renoncé; les décombres ensevelis réapparaissent, hors des caveaux mal scellés. Les nouveaux buts de l'existence? L'honneur d'un parti, l'ascension d'une classe, la nation. Ce qui y fait obstacle est foulé aux pieds et écrasé. Par conséquent, guerre civile et guerre tout court. Quiconque se révolte contre le dogme nouveau, quiconque aura seulement l'audace de le tenter, est un traître. Il voudra prouver qu'il a eu raison? Il n'y a pas de preuve contre la foi qui veut croire. Malheur à ceux qui doutent, aux indécis, et trois fois malheur aux hommes qui ont un esprit d'humanité et de sagesse! Ils seront raillés, calomniés, emprisonnés, frappés, mis à mort. Car *le monde n'est pas le Club du Faubourg*.

La critique n'est pas plus permise qu'il n'est permis par l'Eglise d'interpréter ou de soumettre à vérification ses dogmes et ses textes. Les évangiles de Marx, de Mussolini ou de Hitler sont, eux aussi, considérés par leurs fidèles comme sacro-saints; car c'est la foi qui fait la sainteté. L'idée pour laquelle les hommes sont prêts à mourir eux-mêmes et à faire mourir autrui, voilà ce qui prend un caractère de sainteté. Aussi la personnalité, la raison et la liberté auront-elles encore beaucoup de martyrs, et de plus en plus nombreux; car l'opposition entre hier et aujourd'hui est trop insupportable pour que les gens d'un certain âge puissent s'accommoder de leur sujétion. La vie dont ils font le sacrifice ne vaudra plus, en tout état de cause, la peine de la vivre dans le monde transformé.

Autant notre marche à un second moyen âge est évidente, autant elle se fait d'une façon inégale. Son allure est déterminée par des différences dans la nature des peuples, par le développement de leur économie, par leurs traditions dont l'effet se perpétue. La force plus ou moins grande des résistances partout présentes est la marque de l'époque actuelle et formera, dans les lustres à venir, la matière de l'histoire mondiale. Qu'on se rappelle, à cet égard, avec quelle irrégularité le christianisme a pénétré chez les divers peuples, et avec quelle lenteur, souvent, il a soumis à son influence leurs centres moteurs. De même, chez nous, les peuples qui ont une forte personnalité, une bourgeoisie développée et soigneusement entretenue, une vieille habitude de la liberté, ne disparaîtront ni vite ni en entier. Prenons, par exemple, la Suisse. Elle a pour assises la liberté, l'égalité des droits, la tolérance de ses citoyens, qui ne sont pas, comme ailleurs, hostiles ou à tout le moins soupçonneux à l'égard de l'Etat: l'Etat, c'est eux ; eux, c'est l'Etat ; et leur placidité créatrice est très éloignée de la fanatique mystique étatiste. Dans ces conditions, il ne sera pas précisément facile d'imposer aux Suisses une contrainte dont ils n'ont pas eux-mêmes l'exercice et la direction, de leur enlever par la force leur autonomie gouvernementale et de briser l'objet de leur calme fierté, qui est de laisser chacun maître dans son pays.

Autre exemple : la France. Les Français ne renonceront pas volontairement à la liberté de parole; ils n'accepteront pas de marcher en rangs, de renier le sourire, la dignité, la pensée, de déshonorer leurs plus beaux souvenirs, de sacrifier l'aimable diversité de leurs occupations quotidiennes, de se laisser prescrire la forme et le contenu de leur existence. En faire des esclaves de l'Etat, contraints d'obéir en silence, les rabaisser à être les termites de ce beau jardin qui s'appelle la France, cela ne

(1) Bernard Grasset, éditeur.

FEUILLETON DU *Temps*

DU 24 MAI 1933

LA MUSIQUE

Les origines de Richard Wagner

II

Pour fixer votre sentiment, il me paraît nécessaire de remettre sous vos yeux le passage entier du *Cas Wagner* que M. de Pourtalès a trop rapidement examiné (1) :

Wagner, écrit Nietzsche, est-il en somme un Allemand ? On a quelque raison de se le demander. Il est difficile de découvrir chez lui un seul trait allemand. Comme un grand assimilateur qu'il était, il a appris à imiter beaucoup de choses allemandes — voilà tout. Son caractère est même *en contradiction* avec tout ce qu'on avait là considéré comme allemand, pour ne pas parler de musicien allemand ! — *Son père était un comédien qui s'appelait Geyer.* Un Geyer (vautour) est déjà presque un Adler (aigle)... Ce qui a été mis en circulation jusqu'ici comme « Vie de Wagner » est *fable convenue*, sinon pis que cela. J'avoue ma méfiance à l'égard de tous les points que Wagner a été seul à avancer. Il n'avait pas assez de fierté pour dire des vérités sur lui-même, personne ne fut moins fier; il demeura, tout à fait comme Victor Hugo, fidèle à lui-même, aussi pour ce qui touche sa biographie, — il demeura comédien.

Comme vous le voyez, l'attestation est d'une lumière vive et nette. Puisque l'auteur de *Wagner, histoire d'un artiste*, fait toute confiance à Nietzsche en la matière, il semble que la religion de M. de Pourtalès doit être éclairée. Il n'est pas même besoin d'ajouter aux divulgations de Nietzsche les preuves produites par d'autres wagnéristes. Hans Bélart, par exemple, proclame, sans aucun détour, que Ludwig-Heinrich-Christian Geyer, acteur, peintre et poète, est le véritable père de Richard Wagner.

Hans Bélart découvre dans les mémoires de Wagner, dans la brochure d'Otto Bournot et jusque dans la biographie officielle de Bayreuth des pièces à l'appui de ce qu'il avance. Il croit que Geyer a probablement eu des ancêtres israélites, mais ne s'arrête que par incidence sur ce côté de la question. Fort sagement, il s'interdit d'entrer dans toute considération de races. Il ne fait qu'insister sur les traits frappants de ressemblance entre Richard Wagner et Geyer. Pour lui, physiquement et intellectuellement, Wagner était l'image revivante de Geyer. Les traces de l'hérédité de ce dernier étaient ostensiblement inscrites aussi bien sur le visage que dans les gestes et actes du grand musicien. Tous les dons, tous les goûts de Wagner venaient indubitablement de Geyer.

Bélart en arrive à la conviction absolue que Ludwig Geyer était « le père réel » de Richard Wagner. Pour conclusion, il écrit : « L'auteur de cet ouvrage, qui a lutté et souffert pendant trente ans pour Wagner et ses œuvres, croit avoir le droit de dire aujourd'hui que celui qui entreprend de contester que Geyer soit le père de Richard Wagner n'a jamais rien compris à la personnalité, à l'art et à la vie de Richard Wagner ».

Dans la lettre que Mme Daniéla Thode adresse à M. Guy de Pourtalès, la belle-fille de l'auteur de *Parsifal* nous dit : « Cette légende (de Wagner, fils de Geyer) est inconciliable avec les précisions suivantes, données à cet égard par le maître lui-même, âgé de 70 ans, au commencement de son *Autobiographie*... ». Et Mme Daniéla Thode, pour s'opposer à la thèse de ses adversaires, ne trouve à citer que les premières pages de cette *Autobiographie*. Remarquons d'abord que le maître ne pouvait être « âgé de 70 ans » quand il « donna les précisions » dont parle Mme Thode. La première édition de l'*Autobiographie* a été publiée à la fin de l'année 1869. Richard Wagner n'avait donc à l'époque que 56 ans. Il est d'ailleurs mort à Venise à 69 ans et 8 mois...

Par ailleurs, voici la première phrase de l'édition française de l'*Autobiographie* (*Ma Vie*) : « Né le 23 mai 1813, à Leipzig, sur le Bruhl, au deuxième étage du « Lion rouge et blanc », j'ai été baptisé deux jours plus tard, en l'église Saint-Thomas... (2). Or, Richard Wagner est né le 22 mai 1813 et il n'a été baptisé que le 16 août suivant. Deux erreurs en trois lignes, c'est trop, encore que Mme Thode rectifie la date de naissance comme il convient.

Plus loin, Richard Wagner dicte à Cosima : « Geyer, éprouvé par l'existence, et n'ay